

Délices d'Orient

TIMBA BEMA

Avant on m'appelait Samson Ebanga, mais ça, c'était avant. A présent, j'exige qu'on m'appelle le Traditionaliste. Voilà mon nouveau nom. Je le revendique. Je vous préviens, mesdames et messieurs les journalistes, je n'ai plus ma langue dans la poche. Désormais, je parle. Je suis donc devenu un traditionaliste. Oui, je sais que nous sommes dans une époque où on célèbre le mélange, mais permettez-moi de vous dire que ce sont des foutaises. Parce que les pays faibles comme les nôtres seront toujours les grands perdants de l'histoire. Alors, qu'ils s'enfoncent leur modernisme-là dans leurs sales trous du cul et meurent de constipation. On ne va quand même pas se laisser essorer comme des serpillères, en plus avec le sourire! Franchement, seule la tradition peut nous sauver de la décadence. Je vous le dis droit dans les yeux: la première chose à faire est de chasser les Chinois d'ici. Oui oui! Les Camerounais chez eux, les Chinois chez eux. Oui, fini les passe-droits, les concessions, les marchés publics, les affaires juteuses, les villas avec domestiques, les voitures avec chauffeurs, les safaris, les yachts. On ferme la mine d'or.

Avant de me juger, car je sais que vous cataloguez les gens à la vitesse de l'éclair, écoutez d'abord mon histoire jusqu'au bout. J'étais rentré au quartier depuis deux semaines. Mon boulot s'était terminé en queue de poisson. Je travaillais comme manœuvre sur un chantier routier dirigé par des Chinois à Bertoua. Oui, je suis certes Duala, mais je ne me considère pas comme un prince. Après six mois sans solde, on alla toquer au bureau du responsable: il ne pouvait pas nous payer, parce que, jura-t-il, l'Etat ne lui avait pas encore avancé les fonds. On a donc fait grève. Les gendarmes sont descendus. Ils ont commencé à nous tabasser avec leurs matraques, à nous piétiner avec leurs godasses. Alors, je me suis glissé dans un fourré et j'ai couru à perdre haleine.

Je voulais rester tranquille, me faire tout petit comme une puce, oublier, me faire oublier, parce que le dehors est dangereux et qu'on peut te tuer avec le même dédain qu'on écrase un moustique. Mais il a fallu que je croise la route de ce gars qu'on appelle Wilson Ezembé. Il est intelligent comme dix philosophes, des diplômés à la pelle, avec mention s'il vous plaît, et après avoir brillé sur les bancs du lycée et de l'université, il s'est retrouvé dans sa chambre ici au quartier à contempler l'éclat des tôles, couché dans son lit crasseux. Avec tout ce qu'il avait appris il réfléchissait, et plus il réfléchissait plus il buvait, la bière hein, pas l'eau, puis un jour que je tapais le jambo avec les copains, il nous a lancé comme ça: «A Akwa il y a un nouveau magasin chinois. Ça s'appelle *Délices d'Orient*. Tout se vend là-bas à 100 francs CFA.» Le riz-o, 100 francs CFA. La tomate-o, 10 francs CFA. Le poisson-o, 100 francs CFA. La viande-o, 100 francs CFA. Tout ce qui se mange coûtait 100 francs CFA. Vraiment, on ne l'a pas cru. Le gars Francisco a même dit que c'était la sorcellerie. Njournè Paul a lancé que c'était de la nourriture en plastique. Evina Anderson, qui jouait au sérieux avec ses loupes aux yeux, a balancé que ce sont ses livres de Wolé Soyinka, de Cheick Anta Diop et de Nguigi Wa Thiong'o qui lui tournaient la tête. Mais cela n'a pas arrêté de me remuer. D'autant plus qu'on m'avait plumé mes derniers 500 francs CFA.

Quand je suis rentré à la maison, mon oncle Firmin, celui-là qui nous nourrissait avec son salaire d'agent de sécurité, courait derrière ma mère, sa grande sœur donc, avec son bangala dans la main, disant: «Viens sucer le bonbon sucré.» Oui, l'oncle Firmin avait perdu la tête. Les mauvaises langues affirmeront qu'un sorcier lui avait promis une fortune immense s'il faisait la chose avec sa sœur, mais nous on savait qu'il avait disjoncté à cause de la pression familiale. Bref, je me retrouvai dans l'obligation de subvenir aux besoins de ma mère, de mes tantes Ebenyè, Kossi et Mouyemba et de leurs douze enfants qui n'ont jamais vu, même pas en rêves, les visages de leurs pères.

Le lendemain, agacé par les pleurs de mes neveux et nièces, j'ai emprunté 1000 francs CFA à ma voisine madame Mensah dont tous les enfants sont installés en Europe. Je savais qu'elle ne pouvait pas refuser de m'avancer les fonds, parce qu'elle avait une manière de me regarder qui en disait long sur ses intentions. Puis, je me suis au rendu aux *Délices d'Orient* pour faire les emplettes. Si Wilson Ezembé avait dit la vérité, le manger était assuré pour au moins trois jours.

De loin, j'avis les vigiles, deux gars baraqués qui filtrent les entrées. Lorsque j'attaque la marche du petit escalier, ils me bloquent: «Accès interdit», me dit-on d'une voix dédaigneuse. C'est vrai que j'étais débraillé. Ils m'avaient peut-être pris pour un badaud, me suis-je d'abord dit. Pour les rassurer que j'avais bien l'intention de faire mes emplettes, j'ai sorti mon billet de 1000 francs CFA. Mais leur réponse fut catégorique:

– Accès interdit!

– Pourquoi donc, mes frères?

– C'est comme ça! Circule, sinon on te fracasse!

Je sentis grandir en moi la colère, comme un feu que le vent et l'herbe sèche alimentaient. Et quand je suis en colère, je parle dans ma langue maternelle. C'est ainsi que l'un des vigiles comprit ce que je vitupérais et m'expliqua:

– *A moto, me dit-il, o nin sapi mundo to mo a si ma solo o ten!*

Il venait de me dire, ce frère Duala, que l'entrée du magasin était interdite aux Noirs. Mon sang fit un quart de tour. Toutes ces choses accumulées dans mon ventre depuis mon retour de Bertoua se précipitèrent vers mes lèvres comme un torrent impétueux. Alors, quoique sonné, je me tournai vers la rue:

– En Europe, on nous humilie. En Amérique, on nous humilie. En Australie, on nous humilie. En Asie, on nous humilie. Et même en Afrique on nous humilie aussi? Non, je le refuse. Je refuse qu'on m'interdise l'accès à un magasin dans mon propre pays.

A mesure que je parlais, la foule s'agglutinait autour de moi. En très peu de temps, la place fut noire de monde. Les voitures étaient à l'arrêt. Les deux vigiles avaient fui à l'intérieur et bloqué la porte coulissante. Les gens sortaient leurs téléphones portables et filmaient en direct sur les réseaux sociaux. Un lien unique se créa entre la foule et moi. Elle m'envoyait son énergie. Je lui envoyais la mienne. Les mots qui fusaient de ma bouche suscitaient une vive indignation en chacun de ces corps debout sous le soleil écrasant de l'après-midi.

Soudain, un homme débraillé, le crâne rasé et deux balafres encadrant son nez aplati, fendit la foule. Il tenait un bidon d'essence. Il s'arrêta devant la façade du magasin et commença à l'arroser de carburant. Derrière lui, la foule grondait. On aurait dit des vagues successives d'une mer agitée fouettant avec rage les parois d'une falaise. Puis il craqua une buchette d'allumette. Une gigantesque flamme d'un orange vif s'éleva bientôt dans les airs, accompagnée par les cris de réjouissance et les applaudissements nourris de la foule. Un sentiment de puissance retrouvée habitait ces corps qui, une demi-heure plus tôt, ignoraient l'étendue de leurs pouvoirs. Oui, cette foule habituée à courber l'échine, à encaisser les coups, à se plaindre en cachette, se réveillait enfin de son profond sommeil. Mais cette jubilation fut de courte durée, car les militaires rappliquèrent dans leurs chars antiémeutes et, sans donner l'ordre de se disperser, commencèrent à tirer sur les gens qui se sauvèrent à qui mieux mieux. On parla d'une vingtaine de morts. Mais le bilan des autorités assenait quatre blessés légers, dont une femme enceinte.

Oui, mesdames et messieurs les journalistes, depuis que j'ai ouvert ma bouche, vous n'arrêtez pas de descendre dans notre taudis-ci pour recueillir mes paroles. Mon image tourne en boucle dans toutes les chaînes de télévision du monde. On me cite dans des chansons. On m'appelle désormais le Prophète, la Voix des sans-voix, l'Enfant du peuple, le Héros des petites gens, etc. Mais, je répète que mon nom est le Traditionaliste. Je sais que parmi vous sont cachés des espions, dont le rôle est de renseigner les autorités qui veulent à tout prix me réduire au silence. Ils attendent que la foule qui me protège se calme pour descendre me cueillir. Dites à cette horde d'affairistes qui nous gouvernent que moi, le Traditionaliste, je n'ai plus froid aux yeux, je n'ai plus peur de leur assener mes quatre vérités. Oui, c'est donc ça leur progrès, leur civilisation, leur évolution, leur modernisme. Vendre le pays au premier venu! Franchement, rien que des foutaises! Du grand n'importe quoi! Ils crient matin, midi et soir que la liberté d'expression est une réalité, non? Alors je vais parler, quel qu'en soit le prix. Oui, je vais parler tant que les portes des *Délices d'Orient* seront fermées aux enfants de ce pays.

biblio

Les Bateaux sombrent-ils en silence?

Ed. Stellamaris, 2019.

Les Seins de l'amante

Poésie, Ed. Stellamaris, 2018.



PHOTO FRANZISKA MESSNER-RAST

bio

Enfant de Bali, un quartier historique de la ville de Douala au Cameroun, Timba Bema est venu étudier l'économie à Nantes en 2001, puis à Paris, avant de s'installer à Lausanne en 2007. Auteur de poésie, de nouvelles et de romans, il collabore à divers projets autour de l'écriture et du livre, et a lancé la *Revue des Citoyens des Lettres* éditée en ligne. Son premier livre, *Les Seins de l'amante*, a reçu le Grand Prix littéraire d'Afrique noire. **CO**

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un.e auteur.e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un.e traducteur.trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Qertli, de la Fondation Plattard de l'Andelyn et de l'Association [ch]litterature.ch].